

LETTRE OUVERTE AUX CHRETIENS DE HOLLANDE

"Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît? oracle du Seigneur Yahvé: rompre les chaînes injustes, renvoyer libres les opprimés, briser tous les jougs, partager ton pain avec l'affamé" (Isaïe 58,6-7).

Paroles prophétiques par lesquelles l'Eglise inaugure le temps du Carême et lui donne son inspiration.

Communauté pérégrinante, l'Eglise a besoin, comme le peuple d'Israël, de se défaire périodiquement de ses parures (Exode 33, 4-6) en signe de deuil pour ses péchés, afin de pouvoir, après s'être allégée du superflu, continuer sa route.

Cet appel solennel au jeûne du Carême s'adresse de manière identique à tous les peuples dans lesquels l'Eglise est présente; mais il ne revêt pas la même signification pour chacun d'eux.

Il y a certains peuples - ce sont les moins nombreux - qui doivent et peuvent jeûner parce que, peu ou prou, ils ont toujours plus que le strict nécessaire pour survivre.

Il y en a d'autres - ce sont les plus nombreux - chez qui l'appel au jeûne retentit avec une ironie cruelle: comment pourraient-ils de temps en temps se priver d'aliments superflus, alors qu'ils manquent en permanence du pain nécessaire pour la survie de chaque jour?

Ces peuples ne peuvent librement jeûner pendant le Carême: ils jeûnent par nécessité durant toute l'année. Pour les autres, les peuples privilégiés, le véritable jeûne devrait consister - c'est le Seigneur qui le dit - à rompre les chaînes injustes, à briser tous les jougs qui maintiennent leurs frères dans l'oppression de la faim, de la nudité, de l'ignorance et de la maladie, de la misère imméritée qui restreint leurs espoirs et leur soif d'existence.

La scène évangélique (ou très peu évangélique) du mauvais riche et du pauvre Lazare retrouve, au moment du Carême, sa tragique signification d'accusation. Avec la circonstance aggravante

qu'il ne s'agit pas seulement d'individus, mais de peuples et de continents entiers, désignés ici de manière symbolique. Oui: "les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence" (Populorum Progressio n° 3) et exigent en droit "un monde où le pauvre Lazare puisse s'asseoir à la même table que le riche" (Ibid. n° 47).

Les chrétiens qui, dans les pays plus développés, célèbrent les exercices de Carême ne peuvent échapper à cette interpellation jaillie de la nature même du Carême: qu'ont-ils fait, que font-ils, et que sont-ils prêts à faire pour mettre un terme, de façon rapide et efficace, à cette situation d'injustice mondiale qui viole le commandement du Christ et qui risque de condamner certains peuples au sous-développement et l'ensemble des peuples au sous-développement moral?

Nous, chrétiens du Tiers-monde, avons quelquefois le sentiment que nos frères les plus privilégiés ne nous connaissent pas assez, ou qu'ils ne sont pas conséquents envers l'Évangile que nous professons tous.

Ils ne nous connaissent pas assez. Ils ne savent pas exactement qui nous sommes, comment nous vivons, ce dont nous avons besoin et quelle en est l'urgence vitale. Ils ne nous connaissent pas: ces 43 nations africaines avec 360 millions d'habitants dont l'espérance de vie ne dépasse pas 40 ans; ces 25 nations d'Asie, avec plus de 2 milliards d'habitants dont les populations consomment moins de 1000 calories par jour et par personne; ces 300 millions d'Amérique Latine, dont 100 millions sont analphabètes; ces 700 millions d'analphabètes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine; ces 230 millions de population active qui ne peuvent obtenir de travail rémunérateur; ces 390 millions qui souffrent de famine déclarée et ces 1 milliard 300 millions qui sont victimes de famine déguisée.

Ils ne nous connaissent pas. Ils ignorent le drame de nos entassements de population humaine, avec son cortège d'insalubrité, de promiscuité, de baisse voire de perte du sens moral. Ils n'ont pas idée du sentiment grandissant de frustration qui engendre le ressentiment, la rancœur, et qui aboutit à la haine, à la violence, devant le spectacle de tant de gens qui possèdent si peu et de si peu de gens qui possèdent tant, ainsi que devant celui des individus et des peuples dont la richesse augmente toujours alors

(Lettre chr. Holl. 2)

que les pauvres deviennent chaque jour plus pauvres. Ils ne prêtent pas attention à l'hésitation, suivie d'indignation des pays sous-développés constatant que leurs matières premières sont exportées à des prix excessivement bas et sujets aux variations d'un marché sur lequel ils ne peuvent influencer, alors qu'ils doivent importer des produits manufacturés à des prix en hausse constante, subir des tarifications discriminatoires et payer des taux d'intérêts, d'amortissement, de fret et d'assurances les condamnant à l'endettement progressif ainsi qu'à une dépendance économique et politique des plus irritantes.

Ils ne nous connaissent pas assez; ou ils ne sont pas conséquents envers l'Évangile. Nous, chrétiens, avons toujours admis - du moins théoriquement - que l'Évangile nous impose impérativement des règles de conduite vis-à-vis du prochain et un sens de nos responsabilités envers lui. La parabole du Bon Samaritain nous a appris à ne pas nous détourner du chemin quand il y a un homme tombé à terre, et à nous sentir responsables de lui au point de lui sacrifier de notre temps et de notre argent. L'annonce du Jugement Dernier nous rappelle que notre salut dépend de notre capacité de découvrir le Christ et de le servir à travers l'homme humble et marginalisé, c'est-à-dire celui qui souffre de la faim, de la soif, de l'éloignement de son pays, de la maladie et de la perte de liberté.

Mais nous avons peut-être fait preuve de manque de perspicacité ou d'exigence pour transposer ces règles de conduite du plan des individus à celui des relations multinationales. Aujourd'hui plus que jamais, ce sont des peuples et des continents qui souffrent de la faim, de la soif, de la maladie, de la nudité, de l'absence de liberté. Aujourd'hui plus que jamais, la tentation est forte de passer sur le trottoir d'en face sous prétexte qu'un peuple tombé à terre est d'une autre race ou qu'il se trouve loin de nous en raison de la géographie ou de l'idéologie.

"Si quelqu'un, écrit St Jean, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?" (I, 3,17). Mais le chrétien sait - et il devrait le savoir aujourd'hui mieux qu'hier - que tout homme ou tout peuple est son frère. Quand il entend St Paul définir la loi du Christ comme étant celle qui consiste à porter les fardeaux les uns des autres (Galates 6,2),

(Lettre chr. Rom. 13)

il comprend - et il devrait le comprendre aujourd'hui mieux qu'hier - qu'il ne s'agit pas ici d'une solidarité de clan, de famille, de tribu, de ghetto ou de nation, mais d'une solidarité qui porte le sceau de l'Évangile et du Dieu de l'Évangile: le Père qui ne fait pas acception de personnes et qui a racheté toutes les races, toutes les langues, tous les peuples et toutes les nations par le sang de son Fils (Apocalypse 5,9).

C'est pour cela que j'ai dit que la situation d'injustice internationale viole le commandement du Christ. Le Christ ne peut vouloir ni bénir une structure mondiale qui semble légitimer et perpétuer l'inégalité des biens et des chances entre les peuples de la terre. Encore moins si, parmi les responsables de cet état de choses, figurent des groupes qui se prétendent héritiers et même défenseurs d'une culture et d'une civilisation chrétiennes.

J'ai ajouté que cette situation menace de nous condamner, les uns au sous-développement matériel, et tous au sous-développement moral. Oui, tous, car si le manque matériel d'un minimum vital rend impossible l'exercice des facultés supérieures de l'homme, le manque moral des individus et des peuples mutilés par leur égoïsme provoque nécessairement une détérioration de leur substance spirituelle: "pour les nations comme pour les personnes, l'avarice est la forme la plus évidente du sous-développement moral" (Populorum Progressio n° 19). Après avoir rappelé, au moment du Concile, "le très pressant devoir pour les nations développées d'aider les nations en voie de développement", Paul VI ajoute: "Les riches en seront d'ailleurs les premiers bénéficiaires. Sinon, leur avarice prolongée ne pourrait que susciter le jugement de Dieu et la colère des pauvres, aux irréversibles conséquences. Repliés dans leur égoïsme, les civilisations actuellement florissantes porteraient atteinte à leurs valeurs les plus hautes, en sacrifiant la volonté d'être plus au désir d'avoir davantage. Et la parabole s'appliquerait à elles de l'homme riche dont les terres avaient beaucoup rapporté, et qui ne savait où entreposer sa récolte; Dieu lui dit: Insensé, cette nuit-même, on va te redemander ton âme" (Populorum Progressio n° 48-49).

Nous, chrétiens du Tiers-monde, pensons que nos frères des nations plus développées n'ont pas suffisamment prêté attention à cette admirable logique de l'Évangile. Nous sommes autant préoccupés par le destin de nos peuples que par celui de tous ces au-

tres peuples qui semblent avoir si peu besoin de partager nos préoccupations. La logique de l'Évangile est claire: pour sauver sa propre vie, son âme, il faut la perdre; pour se rencontrer, il faut se quitter soi-même. Les peuples ne pourront, à l'égal des personnes, parvenir à la plénitude de la communication qui se fait communion, que s'ils se conquièrent eux-mêmes dans le don de soi.

Vus d'ici, les peuples riches nous semblent se perdre dans le labyrinthe de leurs intérêts sans cesse grandissants, et s'asphyxier dans l'air raréfié d'un matérialisme oppressant. Nous voudrions leur rappeler que "avoir plus, pour les peuples comme pour les personnes, n'est pas le but dernier... (cela) enferme l'homme comme dans une prison... Alors les coeurs s'endureissent et les esprits se ferment... La recherche exclusive de l'avoir fait dès lors obstacle à la croissance de l'être" (Populorum Progressio n° 19). Ainsi, les personnes et les nations vérifient une fois encore le drame exprimé dans les paroles du Christ: l'homme gagne l'univers, mais il perd son âme (Luc 9,24-25).

Dans cette perspective, la 3e Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement prend tout son sens et toute son importance. Il ne s'agit pas seulement de discuter des moyens d'échange les mieux adaptés ou d'assurer la stabilité des prix et leur majoration en faveur des pays en voie de développement. L'examen des détails techniques ne doit pas nous faire oublier l'enjeu du débat: ce dont il s'agit et ce qui est en cause, c'est l'âme de la société humaine.

Si nous, chrétiens, voulons continuer à être, comme nous l'avons dit, "l'âme du monde", et si l'Église veut continuer à être, comme elle l'a dit, "expert en humanité" et "au service des hommes" dans leurs situations et leurs besoins concrets, nous ne pouvons demeurer en marge d'un événement appelé à avoir des répercussions décisives sur l'âme de l'Humanité.

La 3e Conférence de la CNUCED doit faire entendre une voix et proposer un engagement. La voix des peuples de la faim qui interpelle les peuples de l'opulence. L'engagement des nations développées pour la construction d'un monde offrant au pauvre Lazare la possibilité de s'asseoir à la même table que celle du riche. Ceci relève de l'ordre de l'Évangile et interpelle la foi

des chrétiens. D'où le devoir de faire nôtre la 3e Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement, en s'informant, en informant, en étudiant, en discutant, en participant, en réalisant et en priant de façon permanente.

Les chrétiens devront être les principaux responsables de l'apparition, de l'existence et de l'approfondissement d'un état d'esprit public et international attentif à cette Assemblée, sympathique à son déroulement, et disposé à mettre en pratique ses conclusions de façon rapide et efficace.

Le temps du Carême peut être cette période féconde de préparation spirituelle et de pratique du jeûne qui plaît au Maître: se débarrasser du joug, des gestes menaçants et des plans pervers; donner du pain à l'affamé et rassasier l'opprimé. "Alors ta lumière se lèvera dans les ténèbres et tes ombres deviendront plein midi" (Isaïe 58,9).

Raul cardinal Silva Henriquez  
archevêque de Santiago (Chili)  
(siège de la 3e CNUCED)